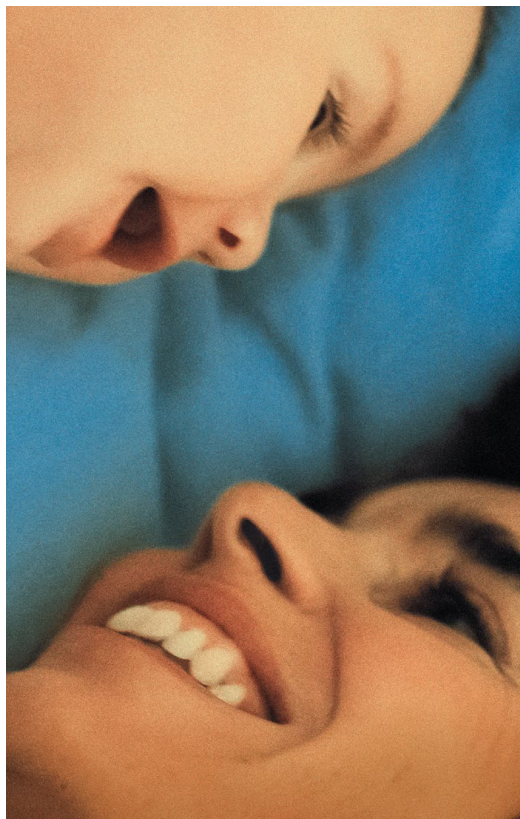


TRÉSOR FILMS et CHI-FOU-MI PRODUCTIONS
PRÉSENTENT



SANDRINE KIBERLAIN GILLES LELLOUCHE ÉLODIE BOUCHEZ

pupille

UN FILM DE JEANNE HERRY

OLIVIA CÔTE
CLOTILDE MOLLET ET MIOU-MIOU

SCÉNARIO DE JEANNE HERRY
PRODUIT PAR ALAIN ATTAL ET HUGO SÉLIGNAC

LE TRIOMPHE DU COLLECTIF

L'histoire du film

Théo est remis à l'adoption par sa mère biologique le jour de sa naissance. C'est un accouchement sous le secret. La mère a deux mois pour revenir sur sa décision... ou pas. Les services de l'aide sociale à l'enfance et le service adoption se mettent en mouvement. Les uns doivent s'occuper du bébé, le porter (au sens plein du terme) dans ce temps suspendu, cette phase d'incertitude. Les autres doivent trouver celle qui deviendra sa mère adoptante. Elle s'appelle Alice et cela fait dix ans qu'elle se bat pour avoir un enfant. PUPILLE est l'histoire de la rencontre entre Alice, 41 ans, et Théo, trois mois.

AU CINÉMA LE 5 DÉCEMBRE

**Pour organiser des projections groupées du film PUPILLE dans votre salle de cinéma,
n'hésitez pas à contacter : mlartigue@parenthesecinema.com**

trésor

Chi Fou Mi

3cinéma

ARTEMIS PRODUCTIONS

CANAL+

CINE +

france.tv

le Mouv

ledeFrance

VOO

OSÉ TV

TV

shelter prod

takshelter.be

ING

STUDIOCANAL

ENTRETIEN AVEC LA RÉALISATRICE, *Jeanne Herry*

« Tous ces protocoles autour de l'adoption, je les ai trouvés fantastiques, avec un degré de civilisation et de pensée formidable. »



Pourquoi ce sujet, l'adoption, s'est-il imposé à vous ?

Il est peu traité au cinéma, et pas comme ça, je crois. Les films évoquent la recherche des origines, la quête de l'enfant et parfois aussi celle de l'adopté pour retrouver ses parents plus tard, mais assez peu le moment où le bébé est remis à l'adoption. Le sujet est étranger à ma vie intime, j'ai eu deux enfants biologiques mais j'ai une amie dont je suivais le parcours d'adoption. Je sortais de mon film ELLE L'ADORE, travaillais sur une pièce de théâtre, je cherchais un sujet, quand cette amie m'a laissé un message qui a tout déclenché. Elle me disait « on m'a appelée, ils ont un bébé pour moi, un bébé français, je le vois dans quatre jours, si tout va bien, il est chez moi dans huit jours ». Le mélange d'euphorie et de panique dans sa voix était fascinant. Je me suis demandé pourquoi elle

était surprise que ce soit un bébé, et un bébé français, et que les délais soient si courts. J'étais allumée de l'intérieur par sa façon de vivre l'événement. Je lui ai demandé la permission d'aller plus loin, de rencontrer les intervenants sociaux, étant entendu que je ne raconterais pas son histoire. Je suis partie dans le Finistère où j'avais un contact. J'y suis allée plusieurs fois et j'ai compris que la tâche de ces travailleurs sociaux était de trouver des parents pour un bébé, pas de trouver un enfant pour des parents en manque : ce fut une révélation. J'ai trouvé des dispositifs de fiction intéressants dans la matière documentaire. Ces séquences de face-à-face, le fait de parler sans arrêt au bébé, car Françoise Dolto est passée par là, tout ce que je découvrais représentait de futures pépites de mise en scène.



Il y a eu documentation et décanatation, la masse de procédures de l'accouchement sous le secret jusqu'à l'adoption n'alourdit pas le film, elle l'inscrit au contraire dans le réel. Cette façon de décrire un enchaînement vertueux, de la naissance d'un bébé sous le secret à son adoption, sans temps morts, huilé comme une mécanique de précision.

Quand j'écrivais, je me disais, on a une équation simplissime, une femme qui ne veut pas de son enfant, et une autre femme qui veut un enfant. Maintenant, il faut nourrir, étoffer cette équation qui est belle et sèche comme un énoncé de logique. Et raconter tout ce collectif qui se mobilise et se met en branle pour rendre cette équation possible. Le film traite d'une addition de manques qui vont devenir un plus.

Les acteurs jouent avec des bébés ou des poupons en plastique ?

Comme c'est un film qui met en scène la réceptivité des bébés au langage verbal, il n'était pas question de prendre des risques, de les mettre dans des situations potentiellement traumatisantes, des scènes où ils auraient entendu « ta mère n'a pas voulu de toi », etc. Les acteurs parlaient avec des poupons en plastique, y compris à la fin, quand Élodie rencontre Théo et se fissure en lui expliquant combien elle est chavirée de rencontrer son fils.

C'est par le regard que tout arrive, que se noue le lien avec un bébé. On se regarde, on naît à l'amour dans le regard de l'autre. Le film est un ballet de regards croisés.

Les professionnels et les travailleurs sociaux parlent beaucoup de l'observation, des regards croisés sur une situation, pas seulement pour la maman et le bébé ; leur travail c'est de la subjectivité, élaborer des portraits. Deux travailleurs croisent leurs regards et leurs avis sur chaque candidat à l'adoption.

D'où le titre, PUPILLE...

J'aime le jeu sur le sens, pupille de l'État et pupille du regard. Je portais beaucoup d'attention à la place de mon regard d'ailleurs, je me suis demandé tout au long de la réalisation quel était mon point de vue, sur chaque séquence, et comment, et d'où regarder chaque personnage. Et aussi où regardait chaque personnage.

Impossible de faire le film sans Sandrine Kiberlain ?

Depuis notre précédent film, je cherchais à retravailler avec elle. Elle m'inspire énormément. Il y a une rencontre évidente entre les mots que j'écris et la façon qu'elle a de les interpréter. Mais c'est difficile de combler une actrice à laquelle tous les rôles sont proposés...

Elle est votre double ?

Une sorte de double amélioré de moi, un double idéal. C'est comme ça que je le vis. J'aime Sandrine dans des rôles comme celui-ci, une femme qui porte tout le monde. Solide, consciencieuse, précise, fantaisiste, drôle. Le bébé est porté par Gilles et Gilles est porté par Sandrine. Elle désire aussi, sans être désirée en retour.

Élodie Bouchez, candidate à l'adoption, évolue dans le film de la vulnérabilité à une inébranlable certitude sur une durée de huit ans ?

Elle est un peu éteinte au début dans son couple, elle raisonne « à deux », mais peu à peu elle trouve son autonomie. Elle est travaillée par la vie, éprouvée, mais elle rebondit, au cours de cette petite dizaine d'années. Avancer est une volonté chez elle. J'ai choisi Élodie, car elle était parfaite pour incarner une femme très solaire, éclatante, discret petit soldat, forte sans être une caricature de bulldozer.

Elle a un métier très particulier dans le film, audio-descriptrice au théâtre pour des aveugles. Filmer les personnages dans l'exercice de leur métier permet de mieux les appréhender ?

J'aime les métiers. J'aime découvrir les gens au travail, dans la vie comme dans les films. Dans PUPILLE, on

découvre avant tout des travailleurs, puis les hommes et femmes derrière le métier, la raison sociale. Dans le cas d'Alice, je la voyais comme l'encadrée, la femme qu'on prend en charge, et je voulais que l'encadrée encadre, ne soit pas la seule à être assistée. J'ai découvert ce métier étrange en répétant une pièce de théâtre ; il y a avait un type habillé tout en noir qui se glissait dans la salle, et qui m'a montré son métier. J'ai rencontré plein d'audio-descripteurs, ils font partie de la représentation mais sont décalés. C'est ludique et altruiste. Alice audiodécrit L'Ours de Tchekhov, mon auteur dramatique adoré, où il y a un coup de fusil avec effet comique raté.

Pourquoi cette place prépondérante à un homme qui pouponne, Jean, joué par Gilles Lellouche ?

L'univers autour de l'adoption est déjà très très féminin, j'ai donc choisi un bébé garçon, et un assistant familial homme. J'avais rencontré un homme au cours de mes recherches, car le métier commence à se masculiniser. Mais j'ai raisonné en termes de cinéma, pas de genre pour le genre. Revisiter les gestes du soin apporté à un bébé en les faisant jouer par un homme, c'était stimulant, différent à filmer. Un homme, et si possible un homme un peu viril, qui a incarné une masculinité crâne au cinéma, c'était l'assurance d'un étonnement pour moi et le spectateur, d'une image forte.

Et pour Gilles Lellouche sans doute aussi... ?

C'est un corps, Gilles, épais, sensuel. Un bébé c'est charnel, et ça fonctionne entre eux. Et puis il n'est pas un assistant social, il est un assistant familial choisi par les gens du social. C'est l'homme du quotidien, que je me suis amusée à filmer en homme au foyer ; un idéal masculin solide, responsable, sérieux, drôle, dans un couple inversé, avec une femme qui travaille dehors, gagne de l'argent et qui l'incite à continuer à bosser, malgré ses états d'âme.

Les face-à-face d'Élodie avec son assistante sociale sont filmés comme des confrontations musclées mais bienveillantes.

Parler c'est penser, et accoucher d'une action. C'est de la maïeutique. PUPILLE est un film sur le langage, le courage de la mise en mot, et sa nécessité. C'est pour ça que le parcours de l'adoption est si dur pour certaines personnes, parce qu'on demande à ces gens de s'expliquer inlassablement, de se regarder être, de mettre des mots sur les ressorts les plus secrets ou obscurs de leurs désirs, de leurs existences, de verbaliser.

Pourquoi le film se déroule-t-il en province ?

Il y a une loi nationale pour les protocoles de l'adoption, mais chaque département peut changer des petites

dispositions de ce protocole à la marge. Et j'ai enquêté dans le Finistère pour l'écriture. Je connais très bien leur façon de faire. La Bretagne fait partie de mon histoire, c'est l'endroit de la mer, et de la mère.

Votre film est optimiste : les gens travaillent bien, les débats sont féconds, les solutions se trouvent, toujours, les amours impossibles peuvent déboucher sur des camaraderies professionnelles, le collectif, ça marche. L'optimisme est votre nature profonde ? PUPILLE veut être optimiste dans une période où le soupçon, la défiance, le désenchantement sont croissants ?

Tous ces protocoles autour de l'adoption, je les ai trouvés fantastiques, avec un degré de civilisation et de pensée formidable. J'aime bien mon époque mais il y a un peu d'hystérisation dans l'air. Les endroits où les gens pensent et font confiance au collectif me rassurent. Je me rends compte que le film regarde favorablement l'accouchement sous le secret. Celles qui remettent leur enfant le feraient de toute façon, seules et mal. Il y a donc dans ce dispositif un degré de civilisation remarquable. Même si je sais la souffrance des pupilles qui se construisent sur un gouffre, un manque. Mais plus encore, c'est un film sur le triomphe du collectif. C'est un accélérateur de particules, c'est euphorisant de faire des choses ensemble, un film, ou une réunion au terme de laquelle on trouvera une famille pour un enfant.

Un dernier mot sur votre mère, Miou-Miou, qui a un rôle de Coordonnatrice ?

C'est une immense actrice. Elle ne pouvait pas ne pas être là, dans une ode au collectif. Elle démarre le film, sa voix, que j'adore, elle donne le « la » à toute l'équipe !



Sandrine Kiberlain

NOUS PARLE DE SON RÔLE DANS LE FILM

*« Une travailleuse sociale
à la fois enfantine et puissante. »*



Votre personnage, Karine, est une travailleuse sociale à la fois enfantine et puissante, une femme déterminée et un peu paumée ?

Oui, mon personnage Karine assure, elle encadre, elle rassure les autres.

Notamment Jean, l'assistant familial dont elle est amoureuse, mais quelque chose d'étrange est fiché à l'intérieur de son cœur, une inquiétude.

Quand elle s'adresse au bébé qu'adoptera Alice, elle le fait avec une voix un peu monocorde parce qu'elle est légèrement à distance, impliquée mais à distance.

Et elle mange sans arrêt des bonbons, un tic drôle et révélateur ?

Caractériser un personnage avec un détail aussi ludique, j'adore.

C'est Jeanne qui a trouvé ce tic, Karine mange tout le temps des bonbons, ça la rattache à tous ces enfants qui gravitent autour d'elle, et c'est le signe du manque d'amour qu'il faut combler avec du sucre, du doux.

Avec tact et franchise, Jeanne Herry filme une histoire d'amour impossible entre vous et Jean, l'assistant familial, viril et maternel. Un homme, un vrai ?

Un homme qui respecte sa femme, qui est doux avec son entourage, instinctif avec les bébés, séduit mon personnage car il a en plus de l'humour. Ce type idéal est joué par Gilles Lellouche.

J'aime aussi le couple qu'ils forment avec sa femme dans le film. Entre eux, on sent que ça vibre, c'est sensuel et charnel.

La vision de Jeanne sur l'homme moderne est en phase avec l'évolution des femmes et des hommes.

Par ailleurs, dès que Gilles prenait un bébé dans les bras, le petit était calme, souriant, ses yeux le suivaient, le bébé était extatique. Gilles a un fluide, une capacité à apaiser les bébés. Je crois que c'était très émouvant pour lui.

Olivia Côte

EST LYDIE

« Une femme qui a consacré sa vie
à la protection de l'enfance. »



Comment évoqueriez-vous le personnage de Lydia ?

Lydie a de l'énergie à revendre, c'est vrai, pour recommencer à chaque dossier toute l'aventure humaine qu'il entraîne. C'est une femme qui a consacré sa vie à la protection de l'enfance. J'ai souhaité rencontrer un travailleur social avant de commencer le film, car je savais que j'aurais une scène difficile avec un couple auquel j'annonce que l'agrément pour l'adoption leur est refusé. Comment dit-on ça ? Comment est-on en empathie, sans se faire dévorer, submerger, détruire par la souffrance qu'on occasionne ?

Lydie c'est un regard, comme le titre du film l'indique, en réseau avec les autres travailleurs sociaux ?

C'est le regard et l'écoute. Mon personnage m'épate. Quel étrange et merveilleux métier, entre empathie et fermeté, qui confronte quotidiennement à des gens vulnérables, à nu, débordant d'espoir et de fragilité.

Ma devise pour comprendre et jouer, c'était « s'impliquer avec la bonne distance ».

Le film est un plaidoyer pour la solidarité, le collectif, pour que ces structures sociales disposent de moyens afin d'accomplir leur mission ?

Jeanne disait souvent « c'est un hommage à la République française, à ses travailleurs sociaux, ses éducateurs ». Dix personnes sont payées pour forger le destin d'une pupille, d'un bébé abandonné. Pourvu qu'ils puissent continuer... Toute cette solidarité qui se met en branle pour trouver une famille à un enfant, ça m'émeut, c'est grand. Gilles Lellouche, qui n'en est pas sorti indemne, disait « Le film va rendre les gens heureux. Ils seront contents de voir à quoi servent leurs impôts. » !

Comment Jeanne Herry dirigeait-elle cet autre collectif, les acteurs ?

Elle accompagne, elle va dans le sens des acteurs. Sa façon de réaliser, douce et sûre, me fait penser à une phrase de Friedrich Nietzsche, « danser dans les chaînes ». Jeanne fait un travail de précision et se libère malgré ou grâce aux contraintes.

Elodie Bouchez

INTERPRÈTE ALICE, MÈRE CÉLIBATAIRE CANDIDATE À L'ADOPTION

« Une ode à la confiance, confiance dans le destin, et dans la bienveillance des travailleurs sociaux. »



Le sujet vous touchait-il ?

J'ai des amis qui ont adopté, mais je ne savais rien sur ce sujet avant de jouer dans PUPILLE, sauf que chaque histoire est unique. Le scénario était incroyable, une écriture assurée, une construction audacieuse, comme un ballet tentaculaire autour de la naissance et du destin de ce petit bébé.

Avez-vous fait des recherches ou rencontré des mères adoptives ?

Jeanne ne me l'a pas demandé, je me suis pliée à sa méthode. Tout était clair et limpide dans le parcours d'Alice. Son cheminement est long, faire un enfant à l'intérieur de son couple est problématique, mais ce destin assez solitaire permettra à la fin la greffe, l'adoption. Je vois dans ce personnage une ode à la confiance, confiance dans le destin, et dans la bienveillance des travailleurs sociaux qui l'accompagnent.

Jouer avec un poupon de plastique dans la scène où vous rencontrez Théo, votre bébé, c'était frustrant, ou ça ne changeait rien ?

Je l'avais oublié ! Jeanne me l'a rappelé il y a peu. J'étais tellement concentrée que j'ai fait ce que je devais faire, sans me poser de question. C'était un bébé pour moi, mon bébé, j'ai perdu ma voix, j'ai craqué, tout le travail souterrain, inconscient avait été fait à mon insu, ça avait infusé, et la scène fonctionne, je crois. J'avais proposé de le jouer dans ce jaillissement à Jeanne, elle souhaitait plus de contrôle, et finalement, c'est un mix des deux versions qui a été monté...

ENTRETIENS CROISÉS

Jeanne Herry, Nathalie Parent, Sandrine Dekens

« Un sujet universel qui fait écho
en chacun de nous. »

En octobre dernier Jeanne Herry a rencontré Nathalie Parent, Présidente de l'association Enfance et Familles d'Adoption (EFA) et Sandrine Dekens, psychologue et coordinatrice ERF (Enfants en Recherche de Famille). L'occasion d'aborder ensemble les thématiques universelles qui infusent PUPILLE et qui tissent des liens étroits entre fiction et réalité.



SANDRINE DEKENS Tout d'abord, on tenait à vous dire combien on a aimé votre film. Les professionnels vont vraiment apprendre de PUPILLE. Quand on a vu le film avec Nathalie, on s'est tout de suite demandé qui étaient vos informateurs, tant le film est réaliste et juste. Ça nous a énormément surpris, en bien !

Ce qui est fort justement c'est que le film montre l'adoption d'un enfant pupille, et à travers lui, c'est aussi le parcours de tous les autres. C'est l'histoire d'un passage d'une mère à l'autre, c'est simple et puissant.

JEANNE HERRY Oui, ce que je voulais, c'était avant tout raconter la rencontre de deux personnes. Je ne voulais pas raconter une chronique sur l'adoption mais la rencontre de deux personnes. L'équation me paraissait très pure et les manques sont comblés après cette équation.

SANDRINE DEKENS Autre chose concernant PUPILLE, c'est que le film est stupéfiant du point de vue technique. Il n'y a pas d'erreur, il y a tout au plus des choix qui sont faits qui ne relèvent pas de ce que j'estime être



des bonnes pratiques. Je pense notamment au choix d'avoir changé le prénom du bébé, mais tout cela est très personnel. Le milieu de l'adoption est un milieu traversé de controverses, il cristallise beaucoup de débats. Et dans ce contexte c'est important de produire de la discussion. C'est précisément ce que fait votre film.

JEANNE HERRY Si je reviens sur le choix de changer le prénom du bébé, je comprends qu'il y ait des débats autour de cela, mais pour moi, dans le film, c'était une façon de connecter à cet endroit-là, très chargé en sens et en symboles, la mère et son enfant. Quand j'y pense, c'est un film sur la mère, sur la rupture avec la mère même.

NATHALIE PARENT Parmi les assistants familiaux, on constate qu'il y a de plus en plus d'hommes. C'est une très bonne chose que vous montriez cela dans le film. Dans beaucoup de départements, les enfants sont encore en pouponnières dans les hôpitaux, avec une référente qui s'occupe d'eux, mais ils ne sont pas forcément dans des familles.

JH Oui la réalité de l'adoption est très riche à vrai dire, et je m'en suis rendue compte en rencontrant un certain nombre de professionnels. J'ai eu des entretiens téléphoniques avec une dame qui vit dans le Finistère,

beaucoup de discussions avec elle et puis au bout d'un moment je me suis dit que ce serait bien d'aller la rencontrer. Sur place elle m'a fait rencontrer des femmes à la retraite, et d'autres en activité, j'ai continué à apprendre, à comprendre au fur et à mesure des échanges avec ces femmes. Je suis allée au PFPE et au service adoption. J'ai colonisé ce sujet, j'ai fait trois ou quatre voyages en Bretagne en tout. Ces personnes que j'ai rencontrées se sont beaucoup investies.

SD C'est drôle, d'ailleurs, en parlant de la Bretagne, du Finistère : aller au bord de la mer... pour faire un film sur la mère !

NP Le comportement du bébé change complètement quand le conseil de famille lui dit : « On t'a trouvé un papa, une maman ». C'est quelque chose qu'on voit très nettement dans le film, et qui est le reflet de la réalité.

SD Oui et ça me fait penser à la scène de la rencontre, où le bébé a besoin de l'autorisation de l'assistant familial (joué par Gilles Lellouche) pour rencontrer le regard de sa mère (jouée par Elodie Bouchez). C'est une très belle scène, qui témoigne aussi de la confiance qu'on a dans le bébé et dans ce qu'il est capable de vivre.

NP Tout à fait, et tous les personnages sont bienveillants, droits dans leurs bottes, dans ce qu'ils font et qu'ils font bien, avec leurs tripes.

SD Chacun porte une loyauté, se fait voix singulière. Chacun porte une mission, un bout du protocole et on a besoin de tous. C'est une machine en marche pour aller gagner une bataille.

JH Je voulais porter à l'écran l'épopée collective qu'est un film, ce que cela a de polyphonique, mais dans un cadre plus large que le cinéma. D'ailleurs quand on y pense, mon métier (le cinéma) ressemble beaucoup à votre métier (l'adoption) : il s'agit dans les deux cas de produire collectivement ! Pour rebondir sur l'idée de personnages droits dans leurs bottes : je voulais montrer des services qui fonctionnent bien. Mais sans problème, sans enjeu : pas de film ! Donc il me fallait ajouter un problème. J'ai eu l'idée d'un « retard à l'allumage » de la part du bébé. Dans l'histoire, le bébé ne va pas bien, et c'est précisément parce qu'il ne va pas bien et qu'il a besoin d'aide qu'on se rend compte à quel point ces hommes et ces femmes travaillent bien.

Sur ce film, tout m'intéressait, tous les voyants s'allumaient pour produire de bonnes séquences, des bons personnages, des enjeux forts. Ces protocoles ancrés dans le réel m'offraient des dispositifs de cinéma très puissants : ces adultes qui parlent sans relâche

au bébé, les battements du cœur qui s'accélérent, la rencontre avec le bébé... Tout me semblait pouvoir être de la bonne matière de cinéma.

NP Même si on est clairement devant un film, le film est très réaliste, et a le mérite de remettre les choses à l'endroit : il y est question du droit de l'enfant à avoir une famille, et non l'inverse. La parole des professionnelles sur l'agrément, sur le droit de l'enfant à avoir une famille et non sur le droit des parents à avoir un enfant est très bien montré. Le film a cet énorme mérite de mettre l'enfant au milieu, de mettre les besoins de l'enfant au centre.

JH C'est vrai que je me suis rendue compte qu'on regardait toujours les choses à l'envers !

SD Et ici, on est bien centré sur l'enfant. Le bébé est au centre du film, c'est son histoire.

NP Ce qui me fait penser à une très belle scène : celle du « peau à peau » avec l'enfant ... très émouvante. D'ailleurs, avec combien de bébés avez-vous travaillé ?

JH Beaucoup de bébés ont été rencontrés, concernés, mobilisés sur le tournage, mais au final il y en a assez peu à l'écran. Il y en a deux en maternité/néonatal notamment. Et c'est particulier de tourner avec des bébés. Celui qui a des problèmes relationnels, on le filmait longtemps, en continu, quand on l'avait (1h par jour, et en dehors de ce temps-là les acteurs jouaient avec des poupons), et on attendait « la bonne météo ». Scène par scène j'avais besoin d'une attitude, et à partir de là, on filmait le bébé et on le laissait être jusqu'à ce qu'on obtienne ce dont on avait besoin. Pour la scène de la rencontre, où le bébé fixe Gilles tout le temps, puis tourne la tête vers Elodie, il y avait en fait la mère devant Gilles puis qui s'est déplacée vers Elodie.

NP Pendant la scène de la rencontre d'ailleurs, on se casse en mille morceaux. Elle est tellement réaliste, c'est fascinant de voir l'« artifice » derrière ce qui nous semble être si réel. En passant par la fiction on atteint la réalité et l'universel, plus même que si on était passé par le documentaire !

JH Oui, c'est peut-être ça la beauté du cinéma : partir du vrai (l'attitude spontanée du bébé, que je capte une heure par jour), en faire un artifice (monter les images obtenues pour que cette attitude s'intègre parfaitement à l'histoire, à ce que j'ai envie de raconter), pour revenir enfin à ce qu'on croit être du vrai (la scène de la rencontre, que vous trouvez particulièrement réaliste). Pour cette séquence, on a fait six ou sept prises avec Elodie. Quand on tourne ce genre de scène, on sent

sur le plateau quelque chose de très solennel, avant de tourner il y a un calme, une suspension. Elodie était très concentrée. Et à la première prise, elle s'est littéralement brisée. Je lui ai demandé de refaire, mais en donnant moins d'émotions, en étant plus retenue : elle ne pouvait pas s'effondrer comme ça devant le bébé ! Pour finir, on a l'impression de voir à l'écran un monologue limpide et monolithique, mais en réalité il est composé à partir de quatre prises.

Pour revenir au fait de tourner avec des bébés : en France on n'a pas le droit de tourner avec des bébés de moins de trois mois. On est donc allés en Belgique où la loi est un peu plus flexible. En France, les parents des bébés avec lesquels on a tourné, on voyait qu'ils étaient là pour de « bonnes raisons », peut-être pour réparer quelque chose. Ce qui explique en partie pourquoi, selon moi, ces bébés-là semblaient si bien avec nous, calmes, détendus... Les parents du bébé prématuré (qui joue le bébé du film à sa naissance) ont dû avoir peur pour lui à sa naissance, et en le voyant être le héros d'un film, ce bébé n'est plus fragile, il est dans la lumière. Quant aux parents du bébé



qui joue le bébé quand il a trois mois, ils m'ont confiée qu'il rejouait en quelque sorte un peu l'histoire de son grand-père (qui avait été remis à l'adoption).

SD Et une fois de plus on voit comment la fiction vient éclairer, et même réparer la réalité. Vous faites avec PUPILLE d'un sujet microscopique un sujet universel qui fait écho en chacun de nous.

La question de la fiction dans l'adoption est intéressante quand on y pense : en effet, l'adoption est une fiction de droit, où la narrativité du récit familial est capitale. Il y est aussi question de montage, de « raccord » : on rapproche deux êtres qui n'étaient liés initialement.

JH La fiction, la réalité... tout est question d'histoires finalement !

SD Les personnages sont formidables, moi qui les connaît tous dans la vraie vie, le fait qu'ils soient interprétés par des acteurs populaires, ça nous les rend proches. Réussir à rendre proche une assistante sociale du conseil départemental, du service adoption ça c'est génial, c'est un accès pour le public à une proximité avec ces professionnels.

JH Les personnages sont réels et vivants parce que je les ai ramenés à moi, en partant de moi. J'ai pu me permettre d'éclairer les personnages de l'intérieur. Ce que ne permet pas le documentaire.

Je me rappelle d'ailleurs d'une interview que j'ai donnée à un journaliste belge, qui m'a fait remarquer quelque chose que je n'avais pas vu jusqu'à présent et qui fait pourtant sens. Il m'a dit : « vous qui êtes née sous les projecteurs, c'est intéressant que vous vous intéressiez à un bébé né sous le secret ». Comme si je parlais de l'inverse de ce que j'avais vécu...

SD ...et que vous cherchiez à amener cet enfant, dont vous décrivez la trajectoire dans PUPILLE, dans la lumière.

JH Au départ le film devait s'appeler « Les Champs de fleurs ». On a tous dans la vie des champs de mine et des champs de fleurs. La vie ça fait pleurer en fait (rires) !

SD Oui c'est ça, l'adoption c'est un champ de mines et il faut le déminer.

Pourquoi sommes-nous si émus devant ce film ? C'est parce que l'on s'intéresse à ces enfants muets, sans parole.



liste artistique

SANDRINE KIBERLAIN	Karine
GILLES LELLOUCHE	Jean
ÉLODIE BOUCHEZ	Alice
OLIVIA CÔTE	Lydie
CLOTILDE MOLLET	Mathilde
MIOU-MIOU	Irène
LEÏLA MUSE	Clara
STEFI CELMA	Auxiliaire Élodie
YOUSSEF HAJDI	Ahmed

Avec les participations de
JEAN-FRANÇOIS STÉVENIN et **BRUNO PODALYDÈS**
